

de Marian, et attribuais ma démarche à des affaires d'intérêt personnel et de famille qui pouvaient à la fois l'expliquer et l'excuser. En écrivant ma lettre, je n'étais nullement certain que le major Donthorne fût encore en vie; je courais simplement la chance qu'il vécût encore, et qu'il pût, qu'il voulût répondre.

Deux jours écoulés, la preuve arriva, sous forme de lettre, que le major était encore de ce monde et tout prêt à nous assister.

En premier lieu, "feu sir Percival Glyde, de Blackwater-Park" n'avait jamais mis le pied à Varneck-Hall. Le défunt gentleman était complètement inconnu au major Donthorne et à toute sa famille.

En second lieu, "feu M. Philip Fairlie de Limmeridge House," avait été, dans sa jeunesse, l'intime ami et l'hôte fréquent du major Donthorne. En ravanant ses souvenirs au moyen d'anciennes lettres et documents, le major était en état d'affirmer positivement que, dans le courant du mois d'août 1826, M. Fairlie résidait à Varneck Hall, et qu'il y était resté pour les chasses, durant le mois de septembre et une partie d'octobre suivant. Autant que le major pouvait s'en souvenir, M. Fairlie était alors parti pour l'Ecosse, et on ne l'avait revue à Varneck-Hall qu'après un certain délai; il y revint alors à titre de nouveau marié.

Prise en elle-même, cette constatation n'avait peut-être pas une bien grande valeur; — mais se rattachant à certains faits que Marian ou moi savions parfaitement vrais, elle nous conduisit naturellement à une conclusion que nous trouvâmes irrésistible.

Assurés, maintenant, que M. Philip Fairlie avait habité Varneck-Hall dans l'automne de 1826, et que mistress Catherick s'y trouvait, comme femme de chambre, à la même époque, nous savions en même temps; — en premier lieu, qu'Anne était née au mois de juin 1827; — secondement, qu'elle avait toujours ressemblé

à Laura d'une manière frappante; — et, troisièmement, que Laura ressemblait merveilleusement à son père.

M. Philip Fairlie avait été un des hommes les plus remarquablement beaux de son époque. Différent, en tous points, de son frère Frédérick, il était l'enfant gâté du monde, surtout des femmes; — homme de cœur léger, de facile humeur, d'impulsions généreuses; généreux jusqu'à la prodigalité; naturellement relâché dans ses principes, et connu par son indifférence à toute obligation morale dérivant de ses rapports avec les femmes.

Tels étaient les faits connus de nous; tel était le caractère de l'homme. Il est bien inutile, à coup sûr, d'indiquer ce qu'on en devait conclure.

En la lisant à cette clarté nouvelle qui venait de jaillir pour moi, la lettre même de mistress Catherick venait en dépit d'elle, corroborer pour sa petite part la conclusion à laquelle j'avais été conduit. Elle avait représenté mistress Fairlie (en m'écrivant) comme une "femme laide" qui était parvenue à se faire épouser par "le plus bel homme de toute l'Angleterre." Ces deux assertions étaient tout à fait gratuites, et, de plus, tout à fait mensongères.

Une déplaisance jalouse (qui, chez une femme comme mistress Catherick, devait s'exprimer par de mesquins sarcasmes plutôt que de ne pas s'exprimer du tout) me paraissait être la seule cause qu'on pût assigner à l'insolence toute particulière de son allusion à l'égard de mistress Fairlie, alors que cette allusion elle-même n'avait aucune raison d'être.

La mention que nous faisons ici du nom de mistress Fairlie suggère assez naturellement une autre question. Soupçonna-t-elle jamais qui pouvait être le père de l'enfant qu'on lui avait conduite à Limmeridge?

Sur ce point, le témoignage de Marian était positif. La lettre de mistress Fairlie à son mari, qui m'avait jadis été lue, — la lettre où elle décrivait la ressemblance

d'Anne avec Laure, et constatait, en même temps, l'intérêt affectueux que lui inspirait la petite étrangère, — cette lettre avait été écrite, incontestablement, en toute innocence de cœur. Il paraissait même douteux, en y réfléchissant, que M. Philip Fairlie lui-même eût été, plus que sa femme, sur la voie de la vérité.

La misérable tromperie qui avait flétri le mariage de mistress Catherick, la dissimulation préméditée qu'elle en attendait, devaient à cet égard, la rendre muette, par précaution, d'abord, et peut-être aussi par orgueil, — en supposant même qu'elle se fût assurée les moyens de communiquer avec le père de l'enfant à naître, alors qu'il était éloigné d'elle.

Tandis que ces conjectures flottaient dans ma pensée, je ne pus m'empêcher de me rappeler cette menace de l'Écriture, sur laquelle nous avons tous médité avec surprise et terreur: "Les fautes des pères sont châtiées dans leurs enfants." Sans cette fatale ressemblance qui existait entre les deux filles du même père, le complot dont Anne avait été l'instrument innocent et Laura l'innocente victime, jamais n'aurait été tramé contre elles.

Avec quelle infailible, avec quelle effrayante sûreté le long enchaînement des circonstances ne nous menait-il pas, de cette faute irréfléchie commise par le père, à l'impitoyable injustice que ses enfants avaient subie!

Ces pensées et bien d'autres qui me vinrent en même temps, rappelaient à mon esprit le petit cimetière du Cumberland où Anne Catherick reposait maintenant. Je songai aux jours lointains où je l'avais rencontrée auprès du tombeau de mistress Fairlie, et où je l'avais vu alors pour la dernière fois. Je me rappelai ses pauvres mains si faibles, étreignant la pierre funéraire, et les paroles, empreintes d'une lassitude extrême, qu'avec un élan désespéré elle adressait aux restes mortels de sa protectrice et de son amie: Oh! si je pouvais mourir, être

cachée là, reposer près de "vous"! A peine s'était-il écoulé plus d'un an depuis qu'elle avait exhalé ce vœu funèbre, et par quelles voies cachées, par quelle effrayante persistance du hasard il se trouvait maintenant réalisé!

Les paroles qu'elle avait dites à Laura, sur les bords du lac, se trouvaient être une prophétie. "Oh! si je pouvais être enterrée avec votre mère! Si je pouvais m'éveiller à côté d'elle quand sonnera la trompette de l'ange, et quand les tombeaux rendront leurs morts à la résurrection!"

A travers combien de crimes et d'horreurs, et par quels obscurs détours de ce chemin qui la menait à la mort, la pauvre créature, guidée de Dieu, était arrivée à ce dernier asile que, vivante, elle avait désespéré d'atteindre! A ce repos sacré, je l'abandonne; — que ses restes demeurent en paix dans le redoutable voisinage, naguère appelé par ses vœux!

(à suivre)

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé, le développement des formes chez la femme, et guérissent radicalement

LA COMSOMPTION
DYSPEPSIE...
ANÉMIE...
ET LES FAIBLESSES
D'ESTOMAC.

✱ SANTE ET BEAUTE ✱

UNE BOITE, AVEC NOTICE, \$ 1.00
SIX BOITES, " " 5.00

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES DE PREMIERE CLASSE

DEPOT GENERAL POUR LA PUISSANCE!

L. A. BERNARD

1882 rue Ste-Catherine, Montreal